

Le Livre sur les quais s'ouvre au «Royaume» d'Emmanuel Carrère



Homme de lettres et de cinéma, Emmanuel Carrère s'invente un péplum intime, «Le royaume». CORBIS
Cécile Lecoulre

Favori des prix littéraires, l'écrivain livre une somme spirituelle aussi grave qu'extravagante, qu'il présente à Morges dès vendredi

«Tout peut arriver, y compris que l'égoцентриque et moqueur Emmanuel Carrère se mette à parler de Jésus, avec cette bouche en cul-de-poule qu'on est obligé de faire pour émettre la seconde syllabe (essayez de dire «zu» autrement)...» Comme le principal intéressé l'annonce, tout arrive dans *Le royaume*. Roman historique, essai théologique, livre de confes-

sions ou journal de bord, les contours flous d'une si vaste entreprise que l'auteur y manque de perdre son ego, enchantent par leurs banderilles persifleuses d'autodérision, autant que par leur précision maniaque de scribe pointilleux. La mauvaise conscience le travaille, tel un diabolin piquant de sa fourche les per-

plexités de l'existence. Sa bonne foi le tire par le col, lui pousse le nez dans les Saintes Ecritures.

A 56 ans, l'auteur raconte comment, par orgueil, il largue l'écriture des *Revenants*, série télévisée qui allait triompher par la suite. Désœuvré, il retourne à un projet ancien, un ouvrage sur les premiers chrétiens. L'affaire prend une tournure aussi fantastique que son feuilleton avorté: on le suit enfant, qui découvre que la messe en latin, c'était mieux, parce que ça semblait moins bête. Puis à l'âge christique de 33 ans, quand il connaît une conversion foudroyante, suivie de dépressions intermittentes. Et enfin aujourd'hui: bienheureux ceux qui doutent, *Le royaume* d'Emmanuel Carrère leur appartient.

«Le royaume» s'ouvre sur votre propre chantier spirituel, avec des passages assez burlesques. Par souci de désacralisation?

Sur un tel sujet, je ne crois ni en une vérité révélée ni à une objectivité possible. Et puis, je ne peux m'empêcher de me soucier du lecteur: dans un maquis pareil, il

Bio express

1957: Emmanuel Carrère naît à Paris dans une famille d'immigrés russes. Sa mère, Héléne Carrère d'Encausse, sera élue à l'Académie française en 1990. Il étudie à Sciences Po.

1983: Critique de cinéma à «Positif», etc.

1986: «La moustache», qu'il adapte en 2005.

1993: «Je suis vivant et vous êtes mort», biofiction de Philip K. Dick.

2000: «L'adversaire», sur l'affaire Jean-Claude Romand, adapté en 2002 par Nicole Garcia.

2007: «Un roman russe» raconte son grand-père géorgien

contre la volonté de sa mère.

2009: «D'autres vies que la mienne».

2011: «Limovov», Prix Renaudot.

faut suivre! Du coup, par honnêteté, amabilité même, je crée cette familiarité intime. L'exigence n'en demeure pas moins. Une fois passé l'épisode de mon chambardement personnel, je procède à une visite guidée du *Nouveau Testament*, cinquante ans d'écriture où je tente de faire apparaître les auteurs. Avec mes blocages: le saint Jean de l'Apocalypse me rebute par exemple, je n'ai sans doute pas assez de fibre poétique pour le suivre sur ce terrain.

En 1990, vous vous décrivez en grenouille de bénitier mais pourtant, vous ne vous moquez pas. Posture délicate, non?

Je ne suis pas le même homme qu'il y a 25 ans, je ne peux pas être certain de celui que je serai dans 25 ans. Si je n'ai plus cette foi raide et hallucinante de dogmatisme, j'essaie d'être de bonne foi. Je ne peux pas imaginer de me reconverter à nouveau. Néanmoins, je ne peux rejeter le christianisme: tout ceci bouge et évolue.

Du «Roman russe» à «D'autres vies que la mienne», vous inventez un style qui oscille entre fiction et factuel. Et ici?

Il ne s'agit pas du tout de fiction. Forcément, je comble les blancs en me basant sur les travaux des historiens. Et j'extrapole. Je me sens autorisé à cette exégèse personnelle, j'y tiens même, d'autant que je n'avance pas des hypothèses absurdes. Au fond, face à cette liberté, je garde en tête l'échelle de vraisemblance formulée par le philologue Ernest Renan: ce qui est certain, possible, douteux, exclu. Et je le répète, j'y tiens.

Cette sincérité vous a valu d'être

taxé de «gros présomptueux». Que répondez-vous?

A Bernard Pivot (ndlr: dans le «*Journal du Dimanche*» du 31 août), voulez-vous dire? Rien. Il est plus complexe d'écrire sur soi que sur les autres: on peut dire des vacheries sans risquer d'offenser ou de blesser. Entre soi et soi, le curseur bouge sans cesse entre l'autoglorification et l'auto-flagellation. De toute façon, je ne peux pas écrire autrement.

Quand vous qualifiez, au hasard, Agrippa de «play-boy juif» qui fait la noce avec Caligula, c'est presque du «Closer». Pourquoi ce tempo radical?

Toujours par souci pédagogique... C'est une technique éprouvée par les enseignants, d'en appeler à des rapprochements saugrenus. Tous les bons profs font ça! Ce recours aux anachronismes familiarise avec une matière riche et abondante. Ça vous prend par la main. Quand je note que les textes de Jean semblent écrits par le Céline du *Voyage au bout de la nuit* et le Proust de *La recherche*, je ne trouve pas l'image malheureuse mais efficace: je ne crois pas une seconde que le corpus puisse venir d'un auteur unique. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à le penser.

Vous dites souffrir d'une phobie de l'encombrement.

«Le royaume» vous a-t-il allégé?

Je n'y avais pas pensé, mais oui. Je déteste voyager avec de lourds bagages, posséder trop d'objets. Si j'achète un pantalon, je n'en veux pas cinquante. Et en fait, j'abomine acheter des pantalons. Sans en faire une position idéologique d'ascèse, je ne suis pas un fervent consommateur.

Jadis, vous disiez qu'un écrivain devait muscler son écriture par la pratique quotidienne, comme

la prière dans votre phase religieuse. Vous avez encore cette discipline?

Si seulement j'étais capable de suivre mes ordonnances! Ecrire tous les jours, vaille que vaille... j'en connais, Flannery O'Connor, par exemple, que je vénère. Mais je ne sais pas écrire dans le vide. Je dois être orienté par un travail.

Ecrire doit donc partir d'idées précises de manière à les faire décanter?

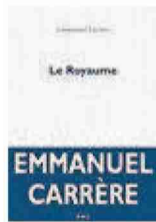
Mais sans escamoter le sujet.

Ainsi, je ne suis pas croyant mais cette dimension me parle. Clarifier ma position, voir où j'en suis me permettent de m'oublier et de me tourner sur le monde.

Chaque année, un auteur se détache à la rentrée, candidat à couronner de prix (ou d'épines). Ici, c'est vous...

Des prix, j'en ai reçu de toutes espèces. Même le Prix Crésus pour Des vies autres que la mienne, décerné par des Commissions de surrendettement! Il ne m'a pas cou-

vert d'or, mais je trouvais l'idée formidable. Au-delà... j'écris ce que je veux, quand je veux. Même si la reconnaissance du public ou de vos pairs, sans être essentielle, flatte le désir.



Le Royaume
d'Emmanuel Carrère, Editions P.O.L., 630 p.

Le livre sur les quais, Morges,
débat avec l'auteur
samedi 6 à 13 h 30.